



Les houblonniers entre Wetteren et Alost. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Environs de Gand vus de la tour de Saint-Bayon. — Les houblonniers. — L'eau et le battelage. — Activités des petits centres. — La fabrication de la soie à Deynze. — Cités-cimetières. — Un effrayant joueur de quilles. — Floraison universelle d'hôtels de ville. — Antagonisme des villes flamandes. — Les campagnes et les anciens paysans.

Du haut de Saint-Bayon on aperçoit un merveilleux déroulement de pays ; c'est la grande terre verte déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais nourrie d'une sève plus abondante encore dans ce coin de contrée baigné partout par les eaux. Les prés, les labours, les champs de colza, de trèfle et de lin bordent le bas de l'horizon d'une immense tache pâle d'aquarelle, prolongée dans la moiteur scintillante de l'air. A Tronchiennes, le vert lustré des prairies, pareil à ces boulingrins anglais lavés d'un incessant ruissellement de fontaines, a une limpidité perlée d'émeraude. Puis encore Melle, Lochristy, Evergem étendent dans tous les sens leurs végétations grasses de potager. Et tout là-bas, dans le brouillard chaud de juin, Wetteren aligne ses houblonniers. De Wetteren à Alost, la ligne du chemin de fer longe presque sans interruption des étendues plantées de perches au long desquelles s'enroule la verdure claire du houblon, cette vigne flamande, dont le suc, cuit dans les cuves, prépare les fermentations de la bière. Toute la grosse ivresse des

Flandres s'alimente aux réservoirs de ce pays de coccagne des videurs de pots. Cependant plongez vos regards dans la plaine : un large réseau d'irrigations partage le sol en une infinité de canaux reluisants comme des coulées d'argent, et qui, à l'imitation de l'appareil vasculaire dans l'organisme humain, font circuler la vie à travers le paysage. A plus forte raison, les rivières ressemblent à des artères, roulant à ciel ouvert les chyles nourriciers indispensables à cette terre toujours en travail. L'eau est ici la grande ouvrière, fertilisant tout sur son parcours, charriant les limons, lustrant les campagnes d'un reverdissement perpétuel et tirant du fond de la glèbe les moissons. Parallèlement aux voies de terre et de fer, elle constitue, en outre, une route constamment frayée et par où, du lent glissement des chalands, semblables à de gros poissons emportés à la dérive, le commerce descend au cœur des villes riveraines.

Toute une partie des provinces flamandes s'anime du mouvement mesuré et des silencieuses activités du batelage : tandis que les lourdes coques couleur de hareng frit passent entre les rives, dans le clapotis

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305 et 321.

léger de l'eau refoulée, la femme, assise près de l'étambot, ravaude du linge ou nettoie un poisson fraîchement pêché, les petits, accroupis non loin d'elle, regardent filer les berges de leur œil mélancolique, et le père tantôt pèse de toute sa force sur le gouvernail, quand la gabarre vire aux tournants, ou plonge dans sa longueur la gaffe aux boues du fond, là où le tirant de l'eau n'est pas suffisant. Aucune hâte ne hausse le niveau de cette vie dormante qui ne s'accélère un peu qu'au passage des écluses, aux approches des quais et pendant le déchargement, et qui, comme l'eau sur laquelle elle vogue, s'écoule sans bruit, dans une paix de nature.

Si quelque jour vous voyagez dans ces latitudes, entendez-vous avec un de ces ménages de bateliers, braves gens très doux, d'une placidité de visage et de caractère qui ne se dément pas, bien que le métier, par le gel et la pluie, ait ses rudesses dans cet habitacle entre ciel et eau trépidant aux rafales du large : pour une obole, ils vous accueilleront à bord. Et mêlé à cette vie bornée, errante à travers la solitude des paysages avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les oreilles, vous verrez, peu à peu, se dessiner dans le lointain les tours de Termonde, d'Alost, de Ninove, de Grammont, de Deynze ou d'Audenaerde, les relais habituels de ces nomades du fleuve et de la rivière.

Toute la chaleur vitale n'est pas accaparée par la métropole : si absorbant que soit le grand poumon gantois, il reste assez d'activité dans les petits centres pour qu'on entende s'élever de leurs agglomérations une rumeur d'industrie. A Deynze, perdu aux limites de la province, plus de quatre cents ouvriers travaillent en chambre à la fabrication de la soie, faisant tant bien que mal, avec leurs vieux métiers d'un outillage primitif, la concurrence à la machine. On s'imagine difficilement le coûteux et riche travail de la soie dans une petite ville chétive d'aspect, loin du soleil qui fait pousser les mûriers. L'exportation ici n'en est pas moins considérable, et j'y ai vu une manufacture dont les métiers, actionnés par des pédales, sans le secours de la vapeur, font à la journée chacun dix aunes de bonne soie solide, laquelle se vend meilleur marché que les produits de Lyon.

N'auraient-elles pas d'industrie, presque toutes ces vieilles cités, qui, avant d'être tombées à la déchéance, ont connu l'apogée de la richesse et des énergies, mériteraient encore un peu de cette pieuse attention qui est l'aumône de l'esprit aux lieux irrémédiablement frappés. Le Temps a laissé debout, dans ces cimetières de pierre et de chair, des coins oubliés, mélancoliques et charmants, où une ombre de gloire est demeurée : quand on les rencontre, c'est comme l'illusion d'un souffle de vie dans la rigidité d'un corps expiré. Même des bourgades, dans le fond des campagnes, évoquent des souvenirs, lèvent un coin de suaire, font carillonner dans l'esprit des dates glorieuses ou funèbres. Je n'ai pas oublié le matin d'hiver où, étant descendu à Sottoghem,

la porte d'un caveau, tournant sur ses gonds, me laissait voir, dans un cercueil de fer peint en rouge par un lugubre caprice de barbouilleur, les lames de plomb tordues et dévorées de rouille entre lesquelles s'amoncelaient la rougeâtre poussière effondrée de celui qui fut le beau Lamoral d'Egmont. Une section coupait net le robuste tronc au-dessus du thorax, laissant deviner l'abatture d'une hache merveilleusement tranchante ; et roulée sens dessus dessous, avec ses grandes orbites vides, dans les vertèbres fléchies de la poitrine, la tête, cette tête si bien plantée entre les épaules et qu'en avait fait choir pourtant Philippe II, l'effrayant joueur de quilles pour qui les quilles étaient des hommes et qui les abatait avec son duc d'Albe, une boule, celle-là, faite du métal le plus irréductible, montrait béant le trou par lequel s'était écoulée la vie.

Chaque coin du pays a ainsi son histoire et sa légende. Les hommes et les choses ont changé ; mais les monuments, demeurés debout, continuent à parler, dans le silence de la vie actuelle, des temps qui ne sont plus. Pour la plupart des villes flamandes, il semble que la gloire se soit immobilisée dans l'impérissable souvenir des grandes activités du quatorzième siècle ; l'aiguille, au cadran de leur histoire, s'est arrêtée aux dates héroïques où elles furent mêlées aux agitations de cette époque de luttes et de revendications. Presque toutes, même les plus humbles et les plus effacées aujourd'hui, dressaient alors fièrement des tours, s'entouraient de murailles puissantes, faisaient un bruit de ruche en travail dans l'universelle prospérité des Flandres. Elles avaient des milices, des industries qui les enrichissaient, de vaillants hommes dont les noms claironnent à travers leur histoire, comme des trompettes.

Bien que gravitant dans l'orbe des deux grandes cités qui, pareilles à des soleils, emplissent tout l'horizon du passé, elles gardaient, à côté de Bruges et de Gand, ces deux grosses sangsues posées sur la contrée dont elles pompaient l'âme pour en faire l'aliment de leurs intenses vitalités, une fière allure d'autonomie. Souvent il leur en coûtait de résister aux injonctions parties de ces fières dominatrices ; il fallait alors planter là ses métiers, courir aux armes, descendre dans les plaines voisines. Gand pouvant mettre sur pied en quelques heures, rien qu'avec une seule de ses corporations, dix-huit mille hommes, la lutte était presque toujours inégale, mais rien n'arrêtait l'élan ; comme des avalanches, les armées se ruaient l'une sur l'autre, et des deux côtés le sang coulait abondamment.

C'est merveille de voir l'indomptable énergie de ces petites cités marchandes, quand elles sont aux prises avec le colosse : elles ne cèdent que vaincues, à un doigt de l'extermination. Et ni la guerre civile, ni la guerre avec l'étranger ne les entament d'ailleurs bien profondément ; au lendemain d'un revers, elles recommencent plus àprement l'œuvre interrompue ; il semble qu'elles ont toujours assez d'hommes pour remplacer ceux qui ont disparu. Chez elles, en effet, l'humanité se refait à mesure qu'elle se désagrège ; telle est la



Intérieur de bateau flamand navigant sur la Lys. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

pléthore de vie, qu'en ce petit peuple de marchands et d'artisans, saigné comme un bœuf d'abattoir, la rouge sève ne tarit pas, et que, après une coupe sombre pratiquée dans sa chair, une chair nouvelle se lève, comme l'autre héroïque et drue, toute pétrie d'indisciplinable liberté.

Même dans les campagnes, chez l'humble pacant maintenu par son état misérable aux limites de la condition d'homme, la vitalité des villes semble avoir reflué. Le paysan ne peut se résoudre à abdiquer son ferme espoir en la terre maternelle, nourrie de sa sueur et de laquelle il attend en retour la subsistance pour ses bêtes et lui. Chassé de sa hutte par l'ouragan de fer et de feu qui gronde autour des siens, dans ses champs inutilement ensemencés, il y revient après la tourmente, et sans trêve recommence son dur labeur si mal payé.

Plus rien, à la vérité, ne rappelle ces temps funèbres qu'évoque seule la rêverie du poète, tandis que sous son pas s'envole la poussière du chemin, la poussière faite d'os de gueux émiétés au vent. Aux chaumines dévastées ont succédé des bordes plantureuses, grassement étalées dans le giron des campagnes, avec ce bel air de prospérité solide qui à l'extérieur se trahit par la largeur des granges, l'ampleur des vergers, l'éclatant badigeon des murailles, et à l'intérieur se dégage de la chair fleurie des gens et du poil reluisant des bêtes. Le macabre paysan du passé est devenu le maître d'une exploitation pour laquelle il n'a plus à craindre que la grêle ou la foudre, ces exterminateurs rués d'en haut et contre lesquels rien ne se prescrit ; il n'a plus d'autres ennemis. Son grand geste de semeur, c'est en vue d'une moisson certaine et dont il recueillera le fruit qu'il le fait. Il mange le pain que lui donne son froment, il boit la bière brassée avec son houblon, il est, parmi les bêtes de son arche, comme le meunier d'Andrieux, presque un roi dans son domaine. Des deux fléaux contre lesquels se débattaient ses pouilleux ancêtres, il y a longtemps que l'un a cessé de sévir : la venimeuse engeance des soudards à longue rapière s'est, en effet, dissoute dans le gouffre du temps, avec le cadavre décomposé du passé. Quant à l'autre, l'infécondité de la terre aux sèches mamelles, de plus en plus il recule devant son acharné labeur. Autour de Gand, la primitive plaine de sable et d'argile s'est transformée en une terre merveilleusement fertile, que les engrais, le travail à la main, l'assolement font fructifier sans trêve.

Particularités de la campagne flamande. — Amour des paysans pour la terre. — Bien-être des fermes. — Approches de la Hollande. — Différences dans les mœurs et les aspects. — Hulst et Axel. — La plaine verte autour de Termonde. — Échappées sur la vie fluviale. — Les inondations artificielles. — Promenades sur la dune. — La Grand-Place de Termonde. — Une école d'art flamande. — Notre-Dame de Termonde et ses trésors d'art.

Le morcellement continu de la terre donne un aspect particulier aux villages de la Flandre : la plupart

des maisons sont précédées d'un jardinet bordé d'une haie de houx du côté du chemin et où poussent, selon la saison, des pivoines, des roses trémières et des tournesols ; c'est la part faite au plaisir des yeux dans les nécessités envahissantes de la culture, une gaieté de bouquet épanouie parmi les grosses verdure crues ou les brunes ondulations du champ ; car le Flamand n'oublie jamais d'agrémenter sa maison d'une note éclatante, touffe de fleur dans son courtil, assiettes en couleurs sur son dressoir, et sur le crépi bleu d'outremer des façades le vert clair, chantant des portes et des volets. Puis, derrière la maison, recouverte presque toujours de chaume roux qui, sur les vieux toits, se lustre de mousses veloutées, s'étend l'enclos, tout fumant d'engrais entre ses haies de saules ou de peupliers. Une apparence de bien-être cossu fait penser aux petites fermes hollandaises, avec leurs murs lustrés comme des cloisons d'appartement, leurs fenêtres à guillotine peinturlurées d'un ton pistache, leurs trottoirs en briquettes carminées, rafraîchies par des lavages constants.

A Saint-Nicolas on a presque un pied en Hollande ; mais, si bien préparé qu'on soit à l'aspect de la contrée hollandaise par la traversée du pays flamand, le contraste ne laisse pas que d'impressionner. On se trouve brusquement jeté dans des conditions d'existence différentes ; l'atmosphère a changé, comme le paysage et l'habitant ; ce n'est plus la large abondance extérieure, le train actif et bruyant, la grosse existence animale qui signalent les riches villages de la Flandre. Ici la fortune du métayer est comme dissimulée derrière le grand silence ensommeillé qui pèse sur l'exploitation : il semble que la vie se soit retirée au fond de la maison, avec un ronron assoupi qui ne dépasse pas le seuil ; et l'on pense à quelque enchantement qui ferait peser sur le pays entier la muette torpeur d'un songe éternisé. Aux fenêtres, derrière les vitres assombries par l'obscurité du dedans, des têtes mettent des blancheurs furtives ; et une curiosité de grands yeux doux vous suit çà et là avec l'obstination inquiète de bœufs au pâturage.

Rien de troublant comme cet air mortifié de béguillage, au sortir de l'animation des hameaux flamands : on se demande à quelles occupations le temps peut s'employer dans ces intérieurs d'une propreté figée et froide, où les heures doivent marcher d'un pas plus lourd qu'ailleurs et qui ne s'égayent ni d'une clameur de marmaille, ni d'un ronflement de rouet, ni d'un cliquetis de vaisselle.

Telle fut l'impression que je ressentis un matin de pluie en parcourant Axel et Hulst, qui sont les premiers villages qu'on rencontre après avoir dépassé la frontière. Le brouillard avait mouillé le pavé des rues d'une humidité luisante où mes bottes, crottées de la boue des sentes campagnardes, laissaient des mottes de terre jaune ; et, une à une, je vis sortir des maisons des femmes qui à coups de torchon firent disparaître les souillures de mon passage. Ce fut à peu près l'unique

connaissance que j'eus, cette fois, l'occasion de faire avec les visages de la contrée; bien que l'automne fût peu avancé et que le mauvais temps n'eût point encore sévi, il n'y avait personne dans les chemins; et j'arrivai dans l'après-midi à Terneuzen, n'ayant rencontré sur ma route que d'immenses horizons de marais prolongés jusque dans le ciel sous des vols tournoyants de corneilles et des files infinies de peupliers émergeant des canaux bruissants d'ajoncs qui symétriquement coupent la plate uniformité de ce grand sol mélancolique.

J'ai revu, depuis, dans la clarté printanière, les mêmes villages qui m'avaient paru si désolés à travers les grises hachures des pluies d'octobre; une végétation merveilleuse ondulait au vent par delà les hautes haies en fleur; mais le même silence régnait dans la campagne, et, derrière les portes closes des grandes fermes, la sève murmurante des taillis et des arbres semblait se mourir dans l'ombre et le froid d'une solitude.

Je m'attarde volontiers au paysage dans la description de cette partie des Flandres; la nature ici, en effet, absorbe avec passion les regards; une fermentation si généreuse monte du sol, qu'on ne peut en détacher sa contemplation.

Nous sommes, avec cette glèbe éternellement remuée et à laquelle le travailleur des champs se consacre jusqu'à sa dernière heure, dans une vivante bucolique dont le charme tranquille va doucement au cœur et y éveille des impressions apaisantes et bénignes. En s'attachant à la terre, du reste, c'est encore l'homme qu'on étudie, sa robuste vaillance, son incoercible résistance aux duretés de la vie et sa mission sacrée d'agriculteur, élaborant en silence le perpétuel miracle de la multiplication des pains. Tandis que sommeillent là-bas, en une quiétude de paresse, les petites villes dégénérées, autrefois cités orgueilleuses, dont les tourelles et les beffrois continuent à déchiquer l'horizon, lui, le paysan, sans trêve attelé au joug, comme les bœufs fraternels dont il s'aide dans son travail, fait sortir des sillons la moisson qui,

chez les ruminants citadins, prépare les digestions heureuses. Un déplacement s'est fait, en effet, dans les conditions de l'activité générale: des villes où, grâce aux métiers, à la grande industrie des draps et des laines, un peuple d'hommes fourmillait, bruyant, joyeux, occupé, la prospérité a reflué vers la campagne.

Le colon, l'ancien serf à la merci de toutes les orageuses disputes urbaines, a pris sa revanche des opprobres subis, et, nourricier du pays qui le traquait jadis comme un bétail auquel on prenait la chair et les os, quand le lait était tari, à son tour traite les villes en vaches à lait, leur tirant du pis l'or à pleines mains.

Il suffit de voir aux marchés sa belle mine reluisante et sa massive carrure à côté de l'homme des villes, bouffi d'une graisse pâle, pour comprendre que le véritable seigneur est souvent le rustre appuyé sur sa trique à bœufs et faisant sonner dans son gousset les écus extorqués à cet autre serf moderne, le blême bourgeois tremblant pour son modeste pécule.

Autour d'Audenaerde et de Termonde, le grand paysage vert est rayé par la large coulée grise de l'Escaut roulant ses eaux à la mer. Bientôt il pénètre dans la ville, refoulant les maisons pour s'ouvrir un lit à sa taille; et cette entrée d'un fleuve a quelque chose d'important et de solennel comme la joyeuse entrée d'une majesté royale. Sur son passage, les quais s'alignent, les ponts s'exhaus-

sent, aux échelles des débarcadères pendent des grappes d'hommes, une vie de commerce et d'affaires semble jaillir de l'écume de ses courtes vagues. On respire un air de grands horizons, et comme des porches, çà et là des rues débouchent sur des perspectives marines, où des pavillons, des voiles battent de l'aile, comme d'énormes goélands.

A Termonde, dans la rue de l'Église actuelle, un canal allait du château au Steenpoort, entre des quais bruyants, et s'emplissait d'un perpétuel passage de bateaux. Aujourd'hui que le train des activités a sensiblement décréu, ce passage suffit encore à animer la tranquille petite cité. Un observateur, un contemplatif trouverait aisément l'emploi de ses heures à flâner le



Hôtel de ville d'Alost (voy. p. 347). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

long des quais, parmi les piles de briques, de pannes et de sabots qui obstruent la circulation. Les bateliers de la Flandre, qui de toutes les villes riveraines amènent leurs cargaisons à Termonde, lui fourniraient en outre matière à d'intéressantes études sur la vie des fleuves, et il verrait à de certains jours la Dendre, qui, pareille à un large corridor, traverse les maisons, s'ouvrir à de véritables flottilles d'embarcations.

Termonde est un de ces ports de mer minuscules comme il y en a à chaque détour de l'Escaut, bien que d'une importance que n'ont pas les autres, en raison de la jonction que la Dendre y opère avec le fleuve (voy. p. 344). Dans l'air flotte une saine odeur de goudron, mêlée aux relents vireux des berges envasées, et par-dessus les ponts l'œil voit s'entre-croiser dans les fonds des réseaux de mâts et de cordages. C'est, au long des quais, une succession de tableaux tout faits qui retiennent l'attention par leur originalité et leur variété : ici, un grand bateau plat, profondément enfoncé dans l'eau et duquel les débardeurs retirent des sacs de chaux ; ailleurs, une cargaison de moules frangées de vertes écharpes de varechs qui se vide à pelletées dans des paniers ; puis des enfilades de carènes rechampies de peinture crue et reflétées dans le miroitement de la rivière ; des glissements de petites barques à travers les gros bateaux amarrés, des flânes de marinières aux oreilles percées de lourdes bélières d'or, fumant de courtes pipes noires, les yeux perdus dans les horizons où tournoie le vol blanc des mouettes ; des tremblements de brumes marines tamisant l'éclat du jour et s'échevelant autour des mâts en cardées floconneuses ; puis encore l'entrée ou la sortie des *beurtschip* et des *schutters* ; la manœuvre des voiles qu'on hisse ou qu'on abaisse ; les silhouettes penchées sur le gouvernail et qu'on voit s'abaisser à mesure que le bateau décroît dans la profondeur ; les croisements de barques au large ; toute cette silencieuse animation de la vie des eaux, d'un charme si impressionnant pour l'esprit.

Presque sans transition, au sortir de la ville, commence la campagne : le paysage urbain s'achève dans la ligne des noyers de la dune, prolongée à l'infini. Vous n'aurez, pour connaître la brusque sensation de la pleine solitude, qu'à franchir la passerelle de l'écluse ; de grandes étendues, bouquetées d'arbres trapus, avec des masses claires jetées par places et qui sont des hameaux perdus dans la houle verte, se déroulent à la droite et à la gauche du fleuve, dont les eaux, grossies par l'afflux de la Dendre, un instant se dédoublent en deux courants, puis doucement s'épanchent d'un large flot égal. C'est la région des plaines qu'on inonde l'hiver à marée haute en ouvrant toutes larges les écluses d'irrigation : par grosses gerbes torrentueuses, l'Escaut se répand alors avec le mugissement de cent troupeaux dans le bas pays, fertilisant la glèbe de son limon puissant et nivelant l'étendue sous son énorme nappe ondulante. De ce lac aux remous clapotants, les dunes émergent seules, avec le squelette dénudé de leurs bruns noyers dont les branches ont

l'air de gesticuler dans les tourmentes ; et celui qui s'en irait par cette jetée de terre d'un village à un autre, ayant de chaque côté la rumeur profonde des lames, pourrait, sans trop de frais d'imagination, s'imaginer qu'il traverse un pays dévasté par l'inondation. Inondation bénigne, en effet, et qui passe sur les champs comme une eau lustrale pour le rajouissement et le reverdissement de la terre des Flandres. Toute une saison elle dort sous les vases chaudes et les lourds brouillards, caressée par la palpitation du grand fleuve et couvée par lui comme par un ventre amoureux maternel. Puis, un matin, les vannes de chasse sont levées, le flot reflue par les ouvertures desquelles il avait jailli, et la marée descendante balaye lentement l'Escaut vers son lit.

La dune fait partie des habitudes de la vie riveraine ; comme elle sert souvent de voie de communication entre les villages, il n'est pas rare de voir défilé entre les troncs de ses noyers de petites caravanes de paysans, marchant de leur grand pas appuyé en terre, le buste incliné en avant pour mieux fendre le vent. Au temps des noix, des bandes d'enfants gaudent furieusement les hautes branches ou les assaillent à coups de mottes et de pierres. Puis, les dimanches, après complies, les filles, par couples, s'en viennent s'asseoir sur les berges, regardant couler le fleuve à leurs pieds et devisant d'amoureuses convoitises. Ou bien une paire de promis, la main dans la main et sur la bouche un grand sourire ravi, suit à pas lents le mince sentier d'herbe foulée serpentant à la crête. Derrière eux la digue ondule en courbes sinueuses qui suivent le cours de l'eau ; et tandis que la belle fille frôle de la main les folles graminées, lui, le robuste gars, descend cueillir, au ras des petits canaux filant le long de la butte du côté de la campagne, des touffes de pâquerettes qu'il réunit pour elle en bouquet. Au-dessus de leurs têtes jacassent les corneilles ; la fraîcheur du fleuve les enveloppe, et ils s'aperçoivent tout à coup que le clocher de l'église a disparu dans les détours du chemin. Toute cette vivante poésie s'encadre si naturellement dans le grand paysage des eaux, qu'à défaut de l'apercevoir dans sa réalité matérielle, l'esprit l'évoque comme un tableau inséparable de la placidité de ces humides horizons (voy. p. 345).

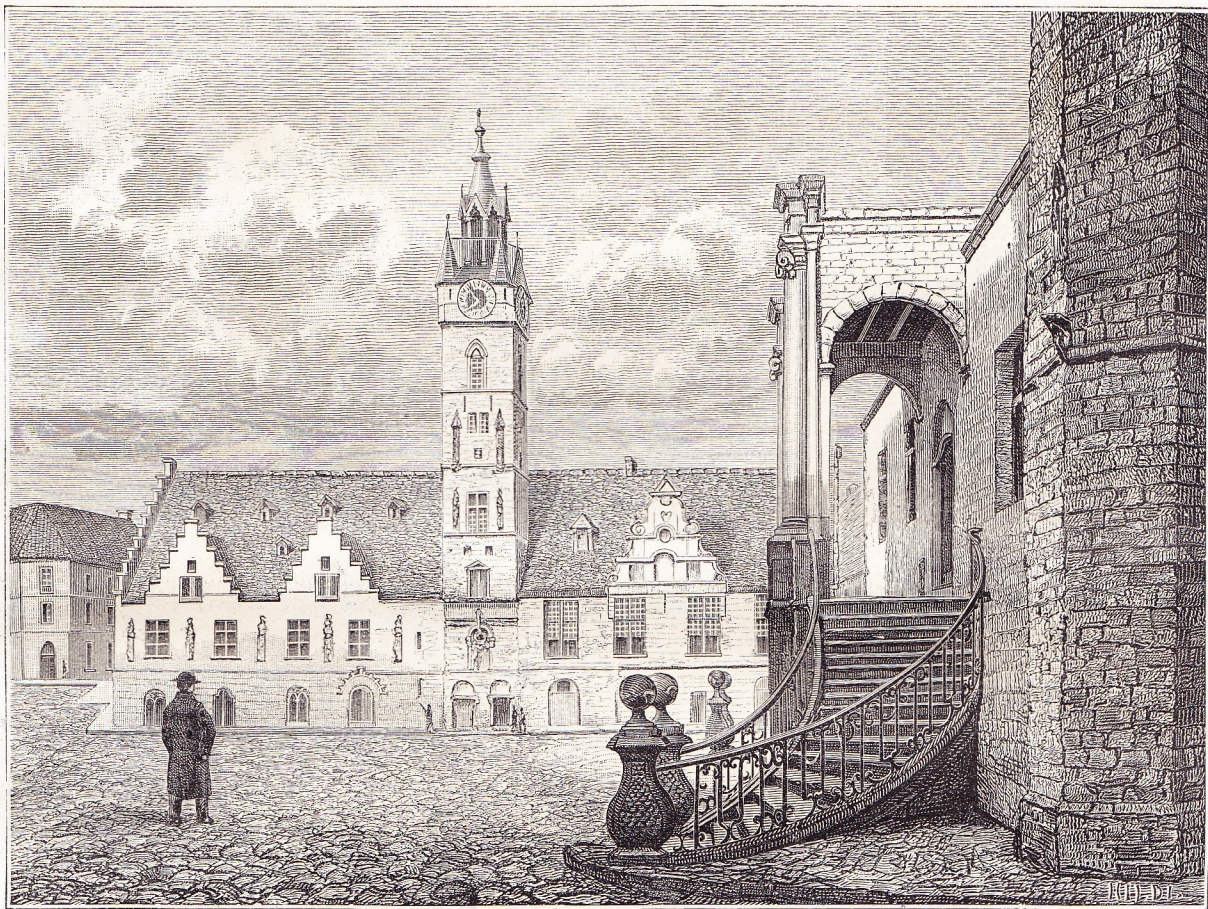
Termonde, la petite cité paisible, a bien aussi son charme au milieu des tranquilles enchantements de la nature qui l'environne. Les maisons, luisantes de peinture soigneusement entretenue, avec cette gaieté de bien-être intérieur et d'aises insoucieuses qui se remarque presque partout dans les villes flamandes, alignent le long de l'eau leurs façades, où les fenêtres garnies de rideaux à guipures ont, parmi les vases constellés de fleurs, les vieux cuivres battus à la main et les réjouissantes porcelaines décorées de figurines qui s'entassent derrière leurs vitres, des airs pimpants de reposoirs au temps des processions. C'est l'indice d'une prospérité lentement accumulée qui, loin de s'épuiser en prodigalités fanfaronnes, finit, grâce à une

constante épargne, par se condenser en de véritables fortunes au réservoir profond des coffres-forts.

Aucune animation extérieure, sauf celle qui règne sur les quais, ne trouble d'ailleurs le calme des rues : des remparts pénètre jusqu'au cœur de la ville la sonnerie des clairons, aigre musique d'une si indéfinissable mélancolie quand elle se fait entendre dans le lourd silence des midis, et par moments un détachement de soldats passe, frappant le pavé de retombées de pieds cadencées.

Sur la Grand'Place, à de certaines heures, il ne

passé pas trois personnes. Ça et là la porte d'un café s'abat avec un bruit sourd sur un consommateur qui s'en retourne à la sieste ou aux affaires, quelque obèse bourgeois en paletot déboutonné, le linge débordant du pantalon, ou un officier sans épauettes, le col de travers, dans cette tenue débraillée du militaire en province; puis la solitude recommence, assoupissante et monotone, mettant sur la ville comme une lassitude de vivre. Du haut des airs cependant le beffroi continue à verser sur les toits endormis ses pluies de notes, perlante ondée sonore dont les gouttes ruissellent dans



La Grand'Place de Termonde. — L'hôtel de ville, le corps de garde et la tour de l'ancienne Halle aux Draps. — Dessin de E. Claus, d'après nature.

l'eau dormante de la vie intérieure sans en agiter la surface. Ainsi, de ville en ville, la volée des carillons nous suit, pareille à une nuée d'oiseaux chanteurs, jetant aux horizons, en souvenir des hymnes de la vieille Flandre, l'allègre folie de leurs sautillantes mélodies.

A Termonde, l'originalité de la place est dans le contraste, à tort discrédité, du charmant et sévère hôtel de ville avec un petit édifice accoté d'une tour, la Halle aux Draps, où siégeait aussi le conseil de la cité. Un simulacre de portique, en haut d'un perron à double rampe tournante, s'encadre baroquement dans la façade coiffée d'un pignon en gradins, comme

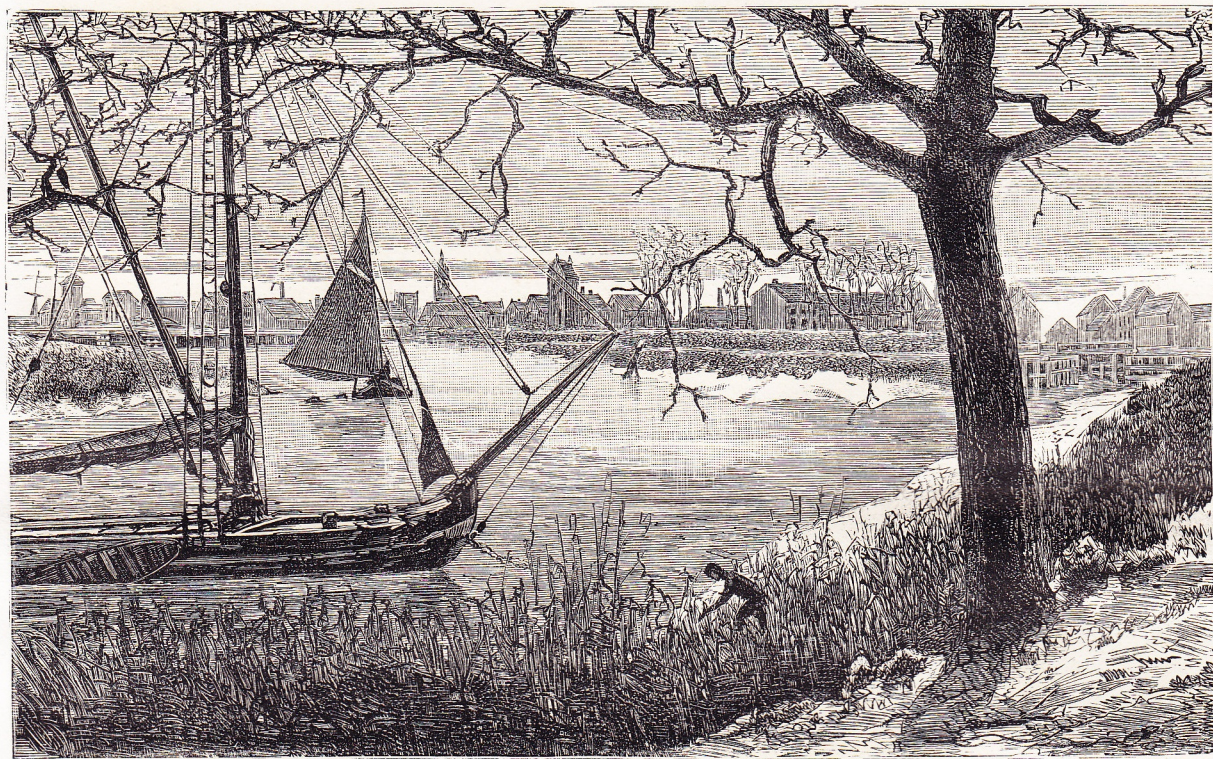
l'estampille du dix-huitième siècle sur le livre de pierre du quinzième.

Dussé-je faire bondir les archéologues, je ne répute nullement à cette ordonnance fantasque qui met le mouvement et l'imprévu d'une sorte de mascarade dans le balancement des grandes masses de l'hôtel de ville. Toute manifestation quelconque de la vie sociale, si disparate qu'elle semble, contient un élément de mystérieuse beauté, perceptible sinon pour le savant, tout au moins pour l'artiste qui au fond des choses, comme dans une chambre claire, regarde se réfléchir l'évolution changeante des époques. C'est pourquoi ce corps de garde, avec sa décorative archi-

teature d'opéra comique collée à la vieille maison des marchands termondois, ne m'offusque pas plus l'œil que la mêlée des essences au giron touffu des forêts.

L'hôtel de ville lui-même, du reste, comme nombre d'édifices similaires du pays, a subi, de la part des siècles, ces retouches auxquelles se reconnaissent les variations de l'Idéal plastique et social. Toute une partie vient d'être restaurée, selon le dessin de Maestertius, dans un gothique très pur, d'une simplicité presque nue de façades relevée seulement, dans les entre-deux des fenêtres, par des niches à pinacles, tandis que l'aile gauche se pomponne d'un pignon contourné dans le goût fleuri de la Renaissance. Plantée dans la maçonnerie comme un phare sur la falaise,

la tour, élégante bien que massive, dresse d'un jet hardi ses quatre faces couronnées d'un groupe de tourelles dont les pointes jumelles s'effilent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes, ce monument n'a rien de l'imposante solennité du beffroi de Bruges, encore moins de l'énormité hautaine des halles d'Ypres, mais, tel qu'il est, avec la symétrie de ses proportions, l'équilibre de ses lignes et la délicieuse silhouette qu'il profile dans l'air, il fait bonne figure parmi les autres ancêtres de pierre du pays flamand et mouvemente la place d'un pittoresque ensemble architectural. Une suite de salles s'ouvre à l'étage; c'est là que, contrairement à la coutume qui fait entasser dans un espace resserré les richesses d'un



L'Escaut devant Termonde et l'embouchure de la Dendre (voy. p. 342). — Dessin de E. Claus, d'après nature.

musée, l'édilité, avec un sens judicieux des conditions dans lesquelles la peinture devrait toujours être présentée, a disséminé les tableaux qu'elle possède et qui presque tous sont dus à des peintres du cru. Termonde, en effet, a eu la rare fortune de marquer dans l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique : plantes spirituelles germées des fermentants terreaux qu'inonde chaque hiver l'Escaut, ses artistes ont su refléter la moiteur grasse des atmosphères, la scintillation perlée du sol, la chaleur humide des végétations, toutes ces particularités de la contrée circonvoisine, avec une poésie d'expression et une robustesse de touche qui les font distinguer du reste de l'école.

Cet épanouissement de sève artistique dans un coin reculé de la province étonne moins quand on se rap-

pelle que le goût de l'art fleurit naturellement sur cette terre flamande, par excellence la terre des peintres. Les églises y sont presque partout comparables à des musées, avec des trésors que les musées ne possèdent même pas toujours. A Gand, à Anvers, à Malines, à Alost, le génie des plus beaux maîtres est prodigué sur les autels : il semble que le catholicisme des Flandres ait rêvé de s'élever à Dieu par des entassements de chefs-d'œuvre, employant les miracles de l'esprit humain à glorifier les miracles d'origine divine et s'en servant comme d'une arche jetée de la terre au ciel. A peine les yeux se sont-ils remis des éblouissements de la palette de Rubens, de Van Dyck et de Crayer, qu'ils sont forcés de se rouvrir à des éblouissements plus grands encore, et quelquefois une simple



La Dune, à Termonde (voy. p. 342). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de J. Knopff.

église de village se décore de vraies splendeurs, bijoux perdus dans un obscur écrin.

A Notre-Dame de Termonde, la vieille collégiale sombre dont la masse trapue s'enfonce dans la grasse terre de l'ancien cimetière, vous verrez, parmi l'or et les marbres des chapelles peuplées de grandes figures sacrées, alterner Van Dyck et de Crayer dans deux de leurs plus admirables compositions. Rarement ce dernier a mis plus de chaleur et de vie que dans l'*Assomption de la Vierge*, une théorie de lumineuses chairs d'anges déployée comme une grappe humaine autour de Marie, par-dessus de banderolantes nuées où l'artiste a peint les patrons des corporations de la ville.

Mais, si enveloppée de paradisiennes splendeurs que soit cette apothéose, elle n'approche point de l'illumination émanée du Christ expiré dans l'œuvre de Van Dyck. Pareille à un soleil à l'agonie, de qui la pâle chaleur irait se mourant à travers l'étendue, la chair divine, divinement immatérielle, projette à travers la toile comme la visible palpitation décroissante de la vie. Ce n'est pas un sang artériel que la mort a tari dans ce torse merveilleux, mais la clarté même du monde, et la rouge rosée des plaies, rejaillie sur ses immobiles blancheurs, a l'air d'un reste d'aurore se noyant dans l'approche des universelles ténèbres. Saint François, prosterné au pied de la croix, lève vers l'astre évanoui ses creuses orbites hallucinées, tandis que d'une étreinte passionnément tendre son bras enveloppe les blessures adorables; et près de lui, la Vierge, debout dans une attitude de morne affliction, fait avec la Madeleine renversée en arrière un groupe indiciblement douloureux.

Le maître élégiaque et tendre, le subtil musicien des harmonies grises, en qui le mode gris apparaît comme le pressentiment de cette caressante lumière naturelle où, de nos jours, l'art devait chercher le renouvellement de la palette, a tiré de l'accord de ces figures ployantes et désespérées avec la sourde clarté voilée des atmosphères le frissonnant coup d'archet des affres humaines. Bien que Campo place la toile immédiatement après le retour d'Italie, rarement Van Dyck, dans le reste de sa carrière, a glorifié en accents plus pathétiques la grande désolation du Crucifiement. Je ne vois à lui comparer, parmi les autres tableaux d'un même sentiment que possède le pays, que le *Christ en croix* de Saint-Michel de Gand, un pur chef-d'œuvre aussi, dont le temps a malheureusement noirci les blondes colorations originelles, sans rien enlever toutefois de la souffrante solennité du drame.

La Dendre. — Passages de bateaux. — L'eau ouvrière et messagère. — Les ports en miniature. — Aspect d'Alost. — Le Beffroi et Saint-Martin. — Un chef-d'œuvre de Rubens. — Grammont. — Fête des Fous. — L'*Oudenberg* et le *Tonnekenbrand*.

En amont de la Dendre, les prairies recommencent : c'est la continuation du grand paysage vert que nous avons vu se dérouler autour de Gand. La bête et l'homme y fleurissent d'une santé grasse, alimentée par l'ampleur des pâturages. Là, perdu à mi-corps dans les

hautes herbes où plongent à pleins fanons les bestiaux, on goûte mieux qu'ailleurs les apaisantes sensations de la nature. Au-dessus de soi les vapeurs humides forment, dans les fluides argentins du ciel, de flottants archipels; et de l'eau monte une brise fraîche qui fait onduler le paysage. La présence constante de la rivière, qu'on peut suivre de Termonde à Grammont et qui multiplie à travers la contrée ses sinueux serpents, anime d'ailleurs, de ses passages de bateaux, de ses cris de bateliers, de ses gaietés de grand route qui marche, le pays qui, sans cette vie silencieuse à la fois et active, pourrait paraître à la longue monotone. De loin, par-dessus les herbages, on voit venir à soi des pointes de mâts qui dépassent l'horizon plat et ont l'air de s'avancer à travers les terres; puis brusquement, aux tournants, les mâts, dont on ne distinguait d'abord que la flèche à une grande distance, s'aperçoivent dans toute leur hauteur, et le bateau apparaît, cheminant de son train lent de gros poisson. Ces surprises sont fréquentes dans une région qui, comme celle-ci, est partout coupée par la rivière. De même que la Lys à l'ouest de la Flandre, la Dendre est vraiment à l'est la grande artère du pays. Dès 1358, Louis de Male s'occupa de la canaliser entre Grammont et Alost, et, au siècle dernier, Charles de Lorraine acheva l'œuvre commencée en la canalisant d'Alost à Termonde. Elle traverse à présent la grande plaine agricole, fertilisant à la fois la campagne de ses eaux et mettant entre les villes et les villages groupés sur ses bords la facilité et la rapidité de ses moyens de communication. Aux abords d'Alost et de Ninove, l'approche des fabriques et des usines lui donne pour un instant quelque chose du mouvement des rivières industrielles; mais bientôt elle reprend sa paisible physionomie de cours d'eau flânant sans se presser à travers le paysage. En quelque endroit qu'elle vous apparaisse, elle a du reste son charme. Si vous n'avez souci que d'impressions de nature et qu'aucune précipitation ne se mêle à vos pérégrinations au pays flamand, suivez le conseil que je vous donnais déjà plus haut et montez à bord d'un de ces flottants véhicules qui sont les diligences des rivières et des fleuves : de l'étambot comme de la plateforme d'un observatoire, vous verrez alterner avec le tranquille aspect des interminables prairies les passagères activités des petits ports échelonnés sur la rive. Presque toujours le coche aquatique fait escale à ces stations : vous aurez ainsi la faculté de prendre pied, tout au moins assez de temps pour ébaucher connaissance avec les villes de ce littoral en miniature. Alost, si vous venez de Termonde, s'annoncera à vous par ses blanchisseries de toile. Comme dans les paysages de Ruysdaël et de Van der Meer le Vieux, les prairies se découpent ici en zones éclatantes, nuancées de ce délicieux ton de neige bleuie qui azure le lin fraîchement lavé. Par kilomètres de longues bandes juxtaposées, elle s'étale à la ronde, la belle toile des Flandres, argentant le sol d'un clair manteau hiver-

nal. Ninove, ensuite, vous montrera ses cheminées de fabriques émergeant d'un horizon de toits bas, coupé par les verdure; et enfin Grammont s'agèra devant vous son Oudenberg, avec ses oratoires et ses calvaires.

Deux villes vous retiendront particulièrement, Grammont et Alost : celle-là à cause du pittoresque de sa situation et de ses coutumes, celle-ci à cause des souvenirs qui se rattachent à son passé. La haute prospérité ancienne de l'accorte petite cité alostoise ne peut plus guère se conjecturer toutefois que par son beffroi, grande tour carrée accotée à une délicieuse bretèque formant avant-corps sur un hôtel de ville du quinzième siècle (voy. p. 341). C'est à peu près tout ce qu'elle a pu dérober aux tourmentes qui successive-

ment se sont abattues sur ses murs, depuis les terribles guerres de religion, typhons ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux trombes humaines, incarnées dans les armées de Turenne et de la République. Mais si les contemporains de pierre de ses gloires ont croulé sous la torche et les boulets, si ses vénérables remparts ont fait place à des boulevards où le faste bourgeois se donne carrière, si de sa collégiale elle-même qui, au dire de Gramaye, était une merveille, Saint-Martin n'offre plus qu'une lointaine ressemblance, en revanche un chef-d'œuvre d'art, une de ces éblouissantes débauches de génie comme en prodiguait le cerveau de Rubens, atteste encore l'opulence de ses anciennes corporations. Sollicité par les bras-



Les blanchisseries d'Alost. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

seurs d'Alost, le grand Pierre-Paul consentit à peindre pour leur chapelle la pyramidante composition qui a nom *Saint Roch* et dont les macabres figures, toutes vertes des affres de l'agonie et comme pourrissantes déjà sous la décomposition engendrée de la lèpre, au fond du chenil abject où, vautreés dans leurs excréments, on les voit darder des regards enflammés vers le Saint illuminé des gloires célestes, devaient bizarrement contraster avec les mines fleuries et les estomacs rebondis des richissimes servants du roi Gambrinus.

Certes Grammont n'a rien de comparable, et pourtant celui qui gravirait, le jour du grand carnaval, les pentes de son vieux mont, énorme butte de terre renflant de son dôme énigmatique l'uniformité de la plaine environnante, serait émerveillé du burlesque

spectacle qu'il verrait se déployer au sommet du mamelon. A travers les sentes sinueuses qui conduisent à l'oratoire de la Vierge et que décorent, de distance en distance, de douloureuses figures taillées dans la pierre, s'avance un long cortège d'ecclésiastiques et d'édiles, entremêlant au drap lustré des redingotes l'or et les pierreries des chasubles, dans un flot étincelant qui lentement s'élève, diaprant de ses rutilantes couleurs les côtes pelées de la colline, et ne s'arrête qu'au pied de l'édicule consacré à la divine patronne. Comme une queue ondulante, toute la ville suit à la file l'étrange procession qui, ayant fait halte, tout à coup se prosterne au monotone récit des litanies marmottées par les prêtres, tandis que d'en bas les cloches des églises, pareilles à des volées d'abeilles, bour-

donnent de ronflants alléluïas, par-dessus l'imposant tableau de ces grappes humaines pendues aux flancs du coteau, comme les grappes d'une monstrueuse vigne. On s'imagineraït assister à quelque auguste cérémonie catholique, déroulant ses rites à la face du ciel et, par une ascension graduelle vers la cime de l'antique monticule, symbolisant l'acheminement des âmes à Dieu. Mais à peine la dernière syllabe a-t-elle cessé de vibrer sur les lèvres sacrées, qu'une païenne clameur étouffe, sous ses roulements répercutés de la base au faite, les hosannas sacrés du bronze. Alors la solennité qui présidait à la pieuse déambulation de cette théorie de prêtres et de petites gens s'évanouit brusquement devant les grotesques facéties d'une bamboche que le grand ménestrel des ducasses, l'exhilarant Téniers, eût mérité d'immortaliser. Une coupe en argent, à plein bord remplie de vin écumant au fond duquel s'agitent des goujons, est offerte aux autorités présentes, dont le curé, le bourgmestre et les échevins sont naturellement le plus bel ornement, et chacun, en lampant la rouge rasade, s'efforce d'absorber sans grimace un des frétilants poissons. C'est le signal de l'universelle kermesse : quand la coupe a passé de bouche en bouche, des mannes remplies de pâtisseries et de harengs sont vidées à tours de bras par-dessus la foule qui, hurlant, se bousculant, tempêtant, se rue sur les largesses de ce festin improvisé. La haute taupinière, naguère ressemblante à une montagne des Oliviers, avec ses simulacres de la divine Passion autour desquels s'égrenaient les rosaires et se chuchotaient les oraisons, évoque plutôt à présent la pensée d'un tintamarresque Brocken retentissant du hourvari des sorcières. A grand-peine les blanches étoles et les fracs de gala, pour qui l'heure de la retraite a sonné, parviennent à se frayer un chemin parmi cette saturnale affolée qu'un double courant précipite sur les rampes de l'Oudenberg. Cependant l'obscurité crépusculaire s'est peu à peu abattue sur cette grosse gaieté d'un peuple bon enfant, en qui pour un instant se reconstitue l'éphémère folie d'une Joyeuse Entrée, alors qu'un ogre princier, condescendant à des liesses de populaire, daignait, avant de le saigner, gorger son vil bétail de menues friandises. Et tout à coup de nouvelles clameurs s'élèvent : là-haut, sur la cime du mont, des torches secouent au vent une crinière d'étincelles ; presque aussitôt après, une rouge réverbération d'incendie fulgure dans les ténèbres du ciel, alumant d'un phosphoreux éclair les maisons noires au ras de la plaine. Hurrah ! c'est le *Tonnekenbrand* qui flambe au bout d'un bâton, éclaboussant l'horizon de longs jets de feu et éruçant à gros bouillons sa poix enflammée.

Environs d'Audenaerde. — La campagne s'accidente. — Paysages d'hiver. — Audenaerde un jour de marché. — Un joyau de pierre. — L'hôtel de ville. — Merveilles d'art. — Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele.

Autour de Grammont, le pays se relève et s'abaisse en molles circonvallations : on est loin de la région

plate et des grandes étendues uniformément prolongées jusqu'à l'horizon, et la zone qu'on aborde a presque le mouvement d'un coin de la contrée brabançonne. Aux abords d'Audenaerde, les courbes du sol se renflent encore : tel village, aperçu de la voie ferrée, est assis sur une butte, avec des toits penchés qui suivent l'inclinaison des pentes. Par moments, l'esprit a la sensation d'une échappée de vallée rocheuse, tant le contraste est brusque avec les lignes paisibles du reste de la Flandre. C'est bien, en effet, une vallée, mais le fleuve qui l'a creusée se déploie dans un décor uni dont les points culminants ne sont encore que de légères collines.

La grâce de cette partie de la terre flamande m'apparut surtout un matin de fin d'hiver, sous la mince couche de frimas qui duvetait les champs. Après une veillée passée à errer dans les rues d'Audenaerde, l'esprit tout pénétré du joli roman des amours de Charles-Quint avec la belle Jeanne Van der Gheenst, amours éternisées par le grand pignon à l'ombre duquel Marguerite de Parme, fruit de cette royale mésalliance, essaya ses premiers pas d'enfant, j'avais quitté de bonne heure la ville, et le train m'emportait vers Sotteghem, où m'attirait le souvenir du comte d'Egmont. A ma droite, l'Escaut débordé par la fonte des neiges étalait sa large nappe houleuse toute moirée de soleil, de laquelle émergeaient des îlots de maisons et de taillis. En contre-bas d'une prairie plus haute que les eaux et pareille à un vert promontoire par-dessus l'énorme lac, des bateaux enfilait la passe, gonflant au vent leurs voiles bises, tandis que, au large, la cité s'éveillait riante dans la rigide clarté matinale, et qu'une tranche de lumière plus vive détachait sur le noir des maisons la flèche dorée de son hôtel de ville. Bientôt le fleuve décrut dans la profondeur, les toits s'effacèrent, et, à la place, la campagne se mit à dérouler ses fuites de perspectives, micacées de fine gelée diamantine. Pour avant-plans, des prés, de bruns labourés, des champs de blé verdissants, posés de guingois sur des surfaces inégales que des pentes sinueuses reliaient à de rugueux mamelons échoués comme du bétail au bas de l'horizon. A mi-côte, des massifs d'arbres bouquetaient les rampes, que de petites installations agricoles, des hangars, des granges, des soutes à pores animaient d'une rusticité pittoresque. Plus loin, des haies étoilées de congélations, ces hivernales fleurs d'aubépine, serpentaient au flanc des monticules, délimitant les courtils. Et par places, de grands vergers massaient leurs troncs gibbeux verticalement échelonnés sur le sol cabossé. Même sous la glace de l'hiver, une palpitation montait de là, une émanation de vie cordiale et simple, comme le souffle chaud d'une animation moins silencieuse qu'ailleurs. Ces maisons hissées sur leurs buttes me faisaient l'effet de se hausser moralement d'un degré au-dessus de celles de la plaine, et vraiment on eût dit qu'elles regardaient au large, de dessous leurs auvents, comme des paysans arrêtés sur une côte et qui se servent de leur main en



La fête de l'Oudenberg à Grammont. — Dessin de Am. Lynen, d'après nature.

guise de visièrre pour mieux voir au loin. J'emportai la sensation d'une nature fine, déjà sortie du limon où le Polder s'enterre.

Pourtant tout ce pays d'Audenaerde, par le langage, le tour de l'esprit et les habitudes de la vie, se rattache bien à la région de l'eau : on est ici en pleine grasse flamande, parmi les pâturages et les céréales ; un chyle riche et lourd nourrit les tissus de l'homme aussi bien que de la bête ; il suffit de circuler cinq minutes sur la place d'Audenaerde, un jour de marché, pour se convaincre que la plante humaine, vivace, largement arrosée, bien en point, peut rivaliser pour la robustesse et l'ampleur avec la sanguine race animale, issue du même terreau qu'elle.

Le marché d'Audenaerde ! Quel chef-d'œuvre eût fait d'un tel sujet un de ces précieux et pénétrants petits maîtres hollandais qui passaient leur vie à peindre des places et des édifices, avec le même scrupule respectueux qu'ils eussent apporté à peindre des modèles vivants ! Sans doute, l'habile ouvrier n'eût point négligé de faire sentir la saine viande et la trogne truculente des marchands ; mais il eût mis surtout ses soins à ciseler les prodigieuses orfèvreries de l'opulent décor de pierre qui s'échafaude au fond de la place. Quand on a vu l'hôtel de ville de Bruxelles et celui de Louvain, il reste encore à voir l'hôtel de ville d'Audenaerde. Celui-ci ne pâlit point devant ses deux rivaux, quelque éblouissement qu'ils laissent dans l'esprit. C'est qu'en effet, si le palais communal de Bruxelles déploie des proportions plus majestueuses, si l'étourdissant joyau qui fait la merveille de la cité catholique étale des parois qu'on dirait fouillées par le ciselet d'un Benvenuto Cellini, la symbolique maison d'Audenaerde a, dans ses dimensions réduites et l'abondance de son ornementation, une symétrie élégante et fière qui lui compose une beauté à part. Une science admirable a combiné l'effet de cette exquise architecture, au point de vue d'une harmonie tellement parfaite que la grâce et l'irrésistible séduction du détail ne s'aperçoivent qu'à l'étude dans le faisceau qui les relie à l'ensemble.

La gravure vous donnera assez nettement la sensation qu'on éprouve devant le délicieux monument, quand on le regarde d'un peu loin : à première vue, c'est comme l'éblouissement d'une de ces fourmillantes et multiformes orfèvreries japonaises, ramiculées d'arborescences et toutes peuplées d'une fantastique animalité rampante, serpents, crocodiles, lézards, coléoptères de haut en bas enlacés aux feuillages, enchevêtrés aux tiges, étirés le long des parois, dans un fouillis monstrueux et charmant. La façade, en effet, se meut, bouge, palpète sous le joli caprice de l'ornementation avec une apparence de vie terrestre, quelque chose du sourd tressaillement de la pierre qui se métamorphoserait en bête. Puis, à mesure qu'on approche, les lignes se précisent, l'illusion fait place à une réalité non moins captivante que la chimère, on se délecte de la clarté et de l'harmonie de l'ordonnance générale.

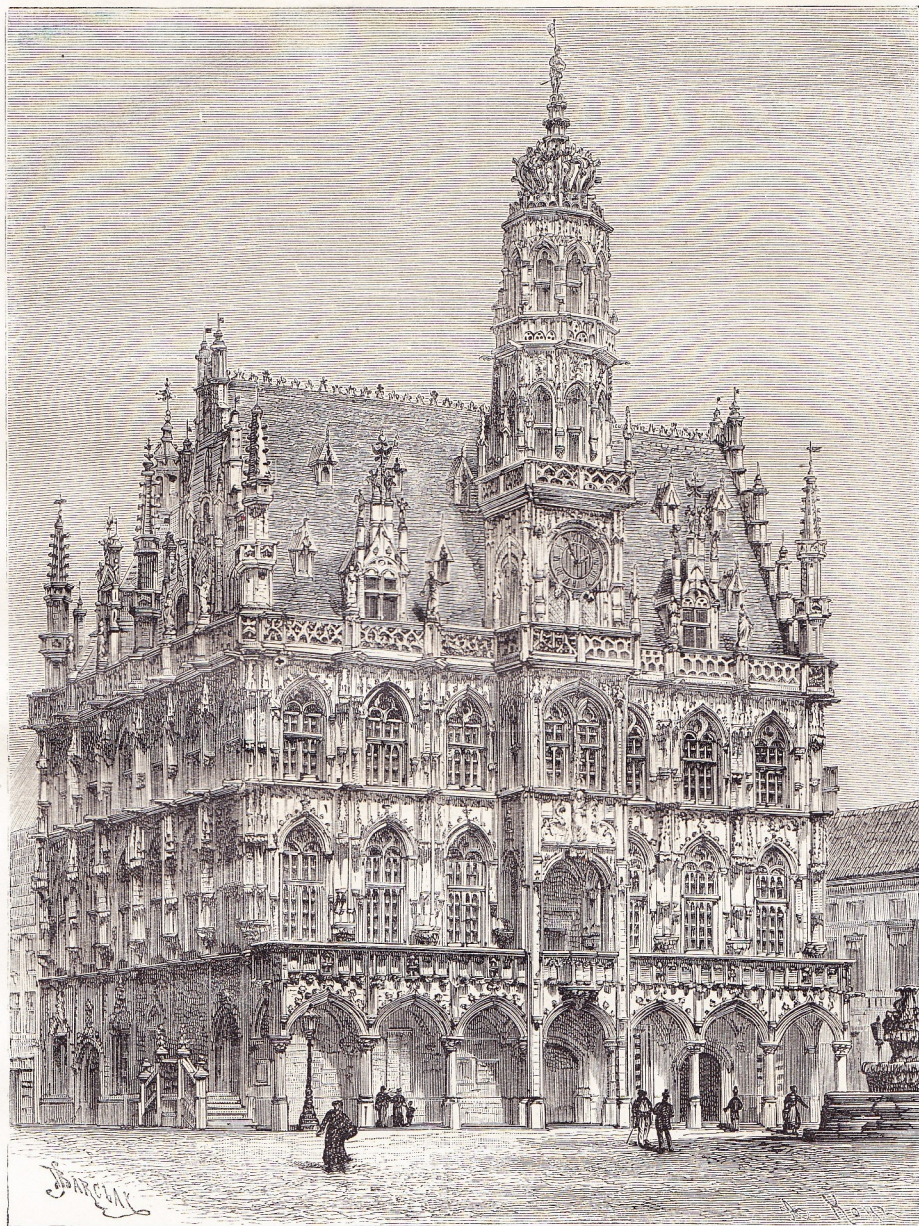
D'un jet noble et hardi l'édifice s'enlève de terre, pardessus les sept arcades de son portique, se couronne à la hauteur du toit d'une rampe superbement maillée, et porte dans les airs son minuscule beffroi à huit pans, percé par des niches à jour sur chacune de ses faces. Ce beffroi n'est en réalité qu'une lanterne, toute festonnée de dais et de clefs, et dont les deux étages, bordés de balustrades, s'appuient sur la tour carrée qui fait saillie dans le milieu de la construction. L'hôtel de ville a lui-même deux étages, coupés dans la hauteur par un double rang de contreforts décorés de niches à pinacles, et à ses angles se rebrousse en pignons denticulés, à fines nervures, dont les tourelles s'aiguisent par delà la balustrade, effilant sur le toit leurs jolies flèches à clefs. Ce toit à lui seul pourrait à bon droit passer pour une merveille ; c'est tout un monde de statues, d'aiguilles ouvrées, de petites lucarnes encapuchonnées, de groupes d'enfants, toute une vie du cuivre, du fer et du bronze épanouie sur le bleu turquin du chevet d'ardoises ; non seulement les pignons latéraux y fleurissent en tourelles, mais les contreforts y pointent, et, couronnant les deux travées centrales de la façade, deux fenêtres y épanouissent leurs fins pignons à colonnettes qui sur cette masse de madriers et de chevrons dessinent la silhouette de deux grands oiseaux accroupis. Maître Van Pède, l'auteur de ce bijou monumental, s'entendait en vérité à produire l'illusion et, le marteau à la main, aurait pu jouter avec les décorateurs les plus rompus aux artifices du trompe-l'œil. Que n'a-t-on pas raconté d'ailleurs à propos de son œuvre ? A en croire la légende, il n'aurait fait qu'emprunter aux maisons communales de son temps les motifs les plus universellement admirés. Telle eût été au surplus l'expresse volonté des graves magistrats qui lui commandèrent le travail. Mais, en comparant, on acquiert la certitude que l'édifice, avec sa noble pondération de lignes et sa riche floraison ornementale, est bien sorti tout entier d'un cerveau de créateur et non d'imitateur.

Hé ! n'a-t-on pas dit aussi de l'adorable cheminée qui, dans la salle du Peuple, maille les fins guillochés de sa balustrade ouvrée à l'égal d'une dentelle et comme de mignonnes tours de cathédrale aiguise ses trois pinacles abritant les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance, que l'étonnant artiste qui tailla ce délicat chef-d'œuvre dans la pierre en prit le modèle à l'hôtel de ville de Courtrai, lequel cependant ne fut construit qu'un an après celui d'Audenaerde ? C'est encore là un de ces incomparables trésors d'art, à propos desquels les formules de l'admiration semblent trop vite épuisées. D'ailleurs, les merveilles se pressent dans tous ces vieux hôtels de ville. Le même Pierre Van der Schelden qui sut faire épanouir dans les dais et les niches de cette cheminée la fleur du plus pur gothique, conçut les italiennes ordonnances du portail de la salle des Échevins, dont il cisela lui-même les innombrables sculptures, dans une série de vingt-huit caissons animés, comme des tableaux de Boucher, par

les ris d'une ribambelle de jolis amours charnus. On voudrait vivre un moment de la vie de ces grands artistes obscurs, étudier en eux le double courant qui les emportait à la Renaissance et les retenait à l'art antérieur; malheureusement, c'est à peine si l'on peut débrouiller leurs traces dans la nuit qui s'est faite autour d'eux. Sur presque toutes ces villes de province,

il y aurait d'ailleurs un volume à écrire; la vie ancienne s'y remue à la pelle comme la terre des vieux cimetières, mais avec une même obscurité d'anciennes gloires confondues.

A Audenaerde, Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele mériteraient mieux qu'un furtif examen; les seigneurs d'Audenaerde et ceux de Pamele les avaient



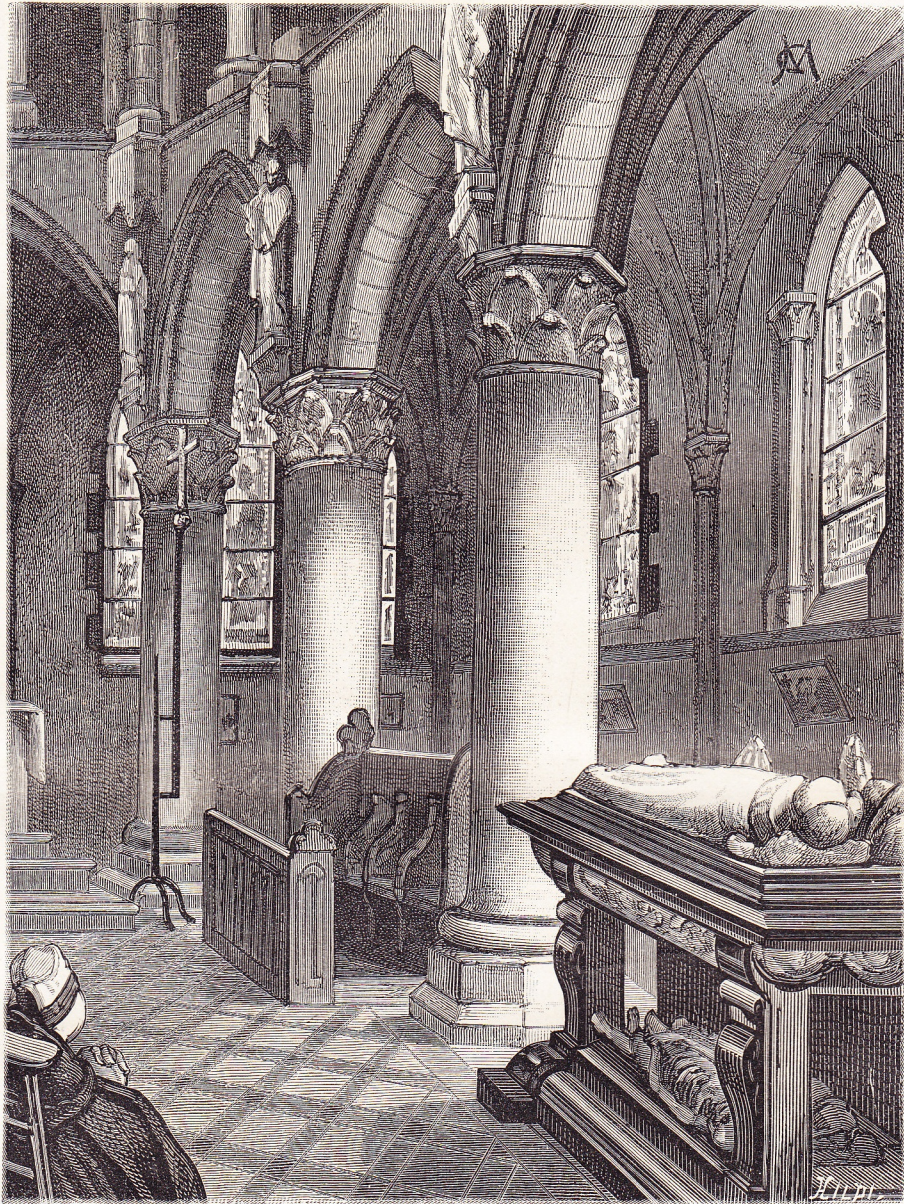
Hôtel de ville d'Audenaerde. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

fait construire sur les deux rives du fleuve, au centre de leurs possessions respectives, et chacune symbolisait, avec une rivalité dans la magnificence et les proportions, la superbe de ces familles rivales. Mais, tandis que Sainte-Walburge, trop souvent reconstruite pour qu'on puisse encore y retrouver la primitive architecture, dressait, dès le dixième siècle, sur la rive droite, ses masses imposantes, Notre-Dame, que des

restaurations intelligentes achèvent de rendre chaque jour plus conforme à ses origines, ne s'éleva sur la rive gauche qu'en 1235. A cette heure, l'intérêt se concentre tout entier sur Pamele, qui, particularité étonnante pour l'époque où elle fut construite, offre dans toute son intégrité le caractère de la transition du roman au gothique. Au chœur, par delà les vitraux dont les reflets diaprés, glissant de proche en proche jus-

qu'aux tombes des seigneurs de Pamele, allument d'un flamboiement sombre la funèbre dalle où, pareils à des troncs écharnés sur une table de dissection, s'allongent deux grands squelettes, un triforium développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui plus loin

se continuent dans la grande nef, découpant dans l'épaisseur des énormes murs, par-dessus une forêt de colonnes en pierre bleue, leur suite d'ouvertures symétriques. C'est la part du style roman ; et le gothique primitif apparaît de suite après dans les hautes



Église Notre-Dame de Pamele. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

enêtres du grand vaisseau et des bas côtés, sous la forme de trois ogives accouplées dans un plein cintre. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture dont les solennelles ordonnances sont malheureusement déparées par les paillons et les ori-

peaux qui forment, comme dans la plupart des autres églises catholiques, la baroque décoration des autels.

Camille LEMONNIER.

(La suite à une autre livraison.)